

Dire l'indicible : l'écriture de la perte de l'enfant par la mère

Miriam Fleury

Mémoire soumis à la Faculté des études supérieures et postdoctorales dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en Lettres françaises avec spécialisation en
Études des femmes

Département des Lettres françaises
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Miriam Fleury, Ottawa, Canada, 2007

Pour Rafael, Estelle et Léonard, « J'vous donnerais tout c'que j'ai mais c'pas sérieux parce qu'au fond, tout c'que j'ai c'est vous. »
R. Desjardins

Merci aux « grandes-mamans » Georgette et Jano ainsi qu'à la grande amie Isabelle

Table des matières

Introduction	p. 1
<i>Philippe et À ce soir</i> : écrits autobiographiques.....	p. 6
<i>Philippe et À ce soir</i> : récits autobiographiques « au féminin ».....	p. 10
Du privé au public	p. 13
Culture dominante, nature soumise	p. 15
Corps et esprit : vers une abolition de l'intervalle dans <i>À ce soir</i>	p. 30
La mort génératrice de vie dans <i>Philippe</i>	p. 39
Conclusion	p. 48
Bibliographie	p. 50

Introduction

Selon le proverbe, « les plus grandes douleurs sont muettes », c'est-à-dire que la souffrance profonde ne s'expie pas à travers la plainte, elle se laisse porter silencieusement. Dans *À ce soir*¹, Laure Adler fait le récit de la mort de son fils, décédé 17 ans plus tôt, à l'âge de neuf mois. Dans *Philippe*², Camille Laurens raconte comment son fils a perdu la vie le jour même de sa naissance. Les deux auteures de ces récits autobiographiques cherchent-elles à démentir le proverbe ? Loin de là : chacune à son tour exprimera plutôt l'impossibilité de dire sa souffrance. Adler est catégorique : « Je n'écris pas pour apaiser la douleur. » (A 49). Laurens l'est tout autant : « on peut bien dire qu'on est malheureux, mais on ne peut pas dire le malheur. Il n'y a pas de malheur dans le mot *malheureux*. Tous les mots sont secs. [...] Le malheur est toujours un secret. » (P 18). En ce sens, les auteures ne tentent pas ce que la langue française n'a pas réussi : trouver ne serait-ce qu'un seul mot pour exprimer la réalité désormais absurde du parent qui a perdu un enfant. La langue française a nommé les orphelines et les orphelins, les veufs et les veuves, or perdre un enfant ne se *dit* pas. Pourtant cela se *vit*. C'est donc, paradoxalement, de vie qu'il est question dans *À ce soir* et *Philippe* : la vie avant la mort et la vie après celle-ci. Puisque, comme le dit Adler, il faut « vivre après... Car il y a une suite après la fin... » (A 188). Ces deux textes sont donc le fruit de cet « après ».

¹ Laure Adler, *À ce soir*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 188 p, 2001. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *A*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

² Camille Laurens, *Philippe*, Paris, P.O.L., 1995, 73 p. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *P*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

Cependant, si la vie de ces mères continue après la mort de leur enfant, qu'en est-il de la maternité ? « On ne naît pas femme, on le devient » et, à plus fort escient, on devient aussi mère car « la fonction maternelle chez les humains n'a rien de naturel; elle est toujours et partout une construction sociale, définie et organisée par des normes, selon les besoins d'une population donnée à une époque donnée de son histoire ³. » À la lumière de cette constatation, les débats féministes qui ont entouré la maternité ont beaucoup cherché à répondre à une question : avoir des enfants ou ne pas en avoir ? D'un côté, la maternité est glorifiée « en tant qu'expression d'une toute-puissance des femmes et lieu d'une forme de leur jouissance » et de l'autre côté elle est perçue comme « pierre de touche de l'oppression des femmes⁴ ». La principale faiblesse de cette approche du féminisme à l'égard de la maternité est qu'elle est schématique et donc incomplète. Le débat ne s'arrête pas à « en avoir ou pas ? », c'est là qu'il commence. Il est ensuite nécessaire d'observer la multitude de réponses possibles à cette question de départ. Par exemple, qu'en est-il de la vie des femmes qui n'ont pas d'enfants, quelles autres avenues empruntent-elles ? Ou encore, et c'est la question qui retient particulièrement notre attention ici, comment s'exprime le vécu des femmes qui ont fait l'expérience de la maternité ? Dans cette optique, les autobiographies de femmes constituent un important objet d'étude :

le potentiel politique des textes autobiographiques est considérable, les écrits intimes s'avèrent un lieu propice à des révisions des multiples convergences entre textualité, subjectivité et société, et l'accès au statut du sujet parlant a toujours été un des enjeux majeurs du féminisme. Par conséquent, le texte autobiographique, site par excellence de la représentation de soi, constitue un territoire de choix pour les femmes⁵.

³ Yvonne Knibiehler, *Maternité. Affaire privée, affaire publique*, Paris, Bayard, 2001, p. 8.

⁴ Françoise Laborie, « Peut-on penser les différences? », dans *Maternité en mouvement, les femmes, la reproduction et les hommes de science*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1986, p. 22.

⁵ Barbara Havercroft et Julie Leblanc, « Présentation », dans *Voix et images*, « Effets autobiographiques au féminin », vol. 22, no. 1, automne 1996, p. 7.

Grâce à ces écrits, il nous est possible de cerner avec plus de nuances ce que représente la maternité pour les femmes (tant pour celles qui ont des enfants que pour celles qui n'en ont pas). Voilà pourquoi *Philippe et À ce soir* nous intéressent : ces deux récits autobiographiques sont des témoignages directs d'une maternité vécue et fortement ébranlée. Dans une certaine mesure, cette maternité aussi est indicible puisqu'à jamais porteuse d'une « douleur muette ». Or malgré cette souffrance qui ne se dit pas (et peut-être à cause d'elle), ces deux récits témoignent d'une maternité qui est en rupture avec un certain modèle de « la femme-mère ».

Les mythes et les contes, limon de notre imaginaire et source de nos images culturelles, confortés par les impératifs de l'économie et de la politique, ont façonné à l'être féminin une apparence au-dessus de tout soupçon, à l'exclusion quasi totale de toute autre : celle de mère⁶.

À cela nous ajouterions cette citation de Kate Millet : « L'image de la femme telle que nous la connaissons est une image créée par l'homme et façonnée de manière à satisfaire ses besoins⁷. » Ainsi, l'image de la femme-mère est véhiculée partout dans la culture et cette culture est essentiellement le produit du patriarcat. Bien que ce modèle de la femme-mère soit appelé à se transformer, notamment grâce à la contraception et à l'avortement⁸, il n'en demeure pas moins que « de toutes les revendications féministes [...] le droit de ne pas avoir d'enfants est sans doute celle qui est la moins reprise par les femmes » et qu'il est « juste d'y voir la preuve de la permanence et de la force des schémas dominants traditionnels⁹ ». Parmi ces schémas traditionnels, celui du modèle d'oppositions binaires (nature/culture; corps/esprit; mort/vie; privé/public) fut

⁶ Michèle Le Coadic « Maternité subversion », dans *Maternité en mouvement, les femmes, la re/production et les hommes de science*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, p. 39.

⁷ Kate Millet, *La politique de mâle*, Paris, Stock, 1969 [1971], p. 61.

⁸ Ce sont d'ailleurs ces deux avancées techniques qui ont grandement contribué à rendre possible la question « en avoir ou pas ? » évoquée plus tôt.

particulièrement critiqué par Hélène Cixous dans *La jeune née*, parce qu'il stipule que l'élément positif est toujours associé à l'homme et l'élément négatif est toujours associé à la femme. Dans cet ordre des choses, le rôle du patriarcat a été d'entretenir la valeur positive des caractéristiques attribuées aux hommes (culture, esprit, vie) tout en maintenant dans l'ombre les caractéristiques dites féminines (nature, corps, mort). Confrontées à ce manichéisme, les féministes ont choisi deux modes d'action : revaloriser l'élément négatif féminin (davantage l'approche des féministes différentialistes) ou tenter d'aplanir les différences en montrant que chaque élément des dyades pouvait être associé aux hommes aussi bien qu'aux femmes (plutôt une approche des féministes constructivistes). L'analyse que nous proposons de *Philippe* et d'*À ce soir* montre comment dans ces écrits les dichotomies réductrices que nous venons de citer ont tendance à disparaître au profit d'une conciliation des opposés.

Avant de passer à l'analyse de ces deux récits, nous croyons toutefois nécessaire de spécifier le statut autobiographique que nous leur conférons. Étant donné la complexité du genre autobiographique et la multitude de types d'écrits autobiographiques, nous préciserons, en un premier temps, en quoi *À ce soir* et *Philippe* correspondent à ce genre. En un deuxième temps, nous aborderons la question de l'autobiographie au féminin, ou des femmes, afin d'expliquer ce que représente pour nous ce type d'écrit. Une fois ces précisions apportées, nous serons en mesure de passer à l'analyse des œuvres. Comme nous l'avons indiqué, cette analyse se fera à partir de dichotomies traditionnelles dans le but de montrer que l'image de la maternité véhiculée dans les deux récits à l'étude tend vers un aplanissement des dites dichotomies. D'abord, nous aborderons la dyade

⁹ Michèle Le Coadic, *loc. cit.*

privé/public afin de montrer comment sa conciliation est nécessaire pour qu'ait lieu l'écriture de la perte de l'enfant, par la mère. Ensuite, nous aborderons la dichotomie qui oppose la nature à la culture. Inspirée des théories féministes portant sur l'instrumentalisation de la femme-mère ainsi que des théories du pouvoir de Michel Foucault, cette analyse montrera en quoi *Philippe* et *À ce soir* sont de puissantes dénonciations d'un pouvoir médical abusif. Pour terminer, nous passerons à l'étude individuelle de chacune des œuvres. Il sera donc question de l'opposition corps/esprit et de sa résolution dans *À ce soir* ainsi que de l'ambivalence de l'antagonisme mort/vie tel qu'il se manifeste dans *Philippe*. L'analyse de ces deux dernières dichotomies se fera à partir de critiques féministes de la maternité tirées de diverses disciplines des sciences humaines.

Philippe et À ce soir : écrits autobiographiques

Il faut d'abord chercher à définir la nature autobiographique de *Philippe* et de *À ce soir*. Sont-ils des autobiographies, des journaux, des mémoires ou encore des romans personnels ? Selon Philippe Lejeune, pour appartenir au genre de l'autobiographie, une œuvre doit répondre à un certain nombre de critères : elle doit être un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité¹⁰. » Récits rétrospectifs et en prose, *Philippe et À ce soir* le sont. Le critère qui rend douteuse leur appartenance au genre est celui qui veut que l'accent soit mis sur « [la] vie individuelle, en particulier sur l'histoire de [la] personnalité [de l'auteur]¹¹ ». Ces deux ouvrages ne recensent pas la carrière ou encore les faits saillants de la vie de leur auteur. Tout comme un certain nombre de livres autobiographiques, écrits par des femmes et parus récemment en France, ils retracent plutôt l'histoire d'un événement marquant lié à la maternité. Le *Journal de la création*¹² de Nancy Huston, par exemple, est écrit pendant l'une des grossesses de l'auteure qui y inscrit ses réflexions sur la maternité, sur les rapports hommes femmes et sur les divers liens qui existent entre les femmes et la création; Annie Ernaux retrace, par ailleurs, dans *L'événement*¹³, le difficile parcours qu'elle a dû emprunter afin de se faire avorter une trentaine d'années plus tôt. Dans *Le bébé*¹⁴, Marie Darrieussecq fait quant à elle le bilan des premiers neuf mois de vie extra-utérine de son

¹⁰ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 14.

¹¹ *Ibid.*

¹² Nancy Huston, *Le journal de la création*, Paris, Babel, 2001.

¹³ Annie Ernaux, *L'événement*, Paris, Gallimard, 2000.

¹⁴ Marie Darrieussecq, *Le bébé*, Paris, P.O.L., 2002.

enfant « pour définir, pour décrire des ensembles, pour mettre à jour les liens [...] pour renouveler la langue, pour fourbir les mots [...] ¹⁵».

Les ouvrages de Laurens et d'Adler semblent échapper aux divers genres autobiographiques. Ils ne constituent pas des autobiographies au sens propre pour la raison que nous venons d'exposer. Or, la définition que donnent Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone de l'autobiographie : un écrit « concernant le moi, ses sentiments et ses souvenirs, autant dire une subjectivation radicale des faits¹⁶ » nous permet par contre de ne pas douter de la facture nettement autobiographique de ces deux ouvrages. C'est justement parce qu'ils ne concernent pas « le monde, l'histoire et les autres, c'est-à-dire une certaine objectivité de l'événement¹⁷ » qu'ils ne sont pas des mémoires. Ils ne sont pas non plus des journaux, comme l'est le *Journal de la création* de Huston, puisque dans ce type d'écrit « on s'interdit (ou on devrait s'interdire) de modifier à leur date les inscriptions effectuées car on commet un véritable faux en écriture¹⁸ ». De plus, le journal suppose un respect chronologique des événements, dont se gardent Laurens et Adler.

Malgré cela, l'absence de précision de l'éditeur, en page couverture ou ailleurs, quant au genre de ces deux livres ouvre la porte au doute qui s'imisce et rend nécessaire quelques justifications supplémentaires. En quoi *Philippe* et *À ce soir* ne sont-ils pas des romans personnels au sens où l'entend Lejeune ? En ce qui concerne ce genre, Lejeune

¹⁵ *Ibid.*, p. 44.

¹⁶ Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone, *L'autobiographie*, Paris, Armand-Colin, p. 47.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p.31.

nous dit que, pour qu'il y ait roman personnel, il ne doit pas y avoir concordance entre « l'identité de l'auteur, dont le nom renvoie à une personne réelle, et du narrateur ¹⁹ ». Or dans les deux cas qui nous occupent, quoique le nom du narrateur ne soit jamais précisé, il y a possibilité d'établir une correspondance entre l'identité de l'auteur, celle du narrateur et celle du personnage principal. Selon Lejeune, la concordance des identités peut être confirmée de façon implicite si dans la

section initiale du texte [le] narrateur prend des engagements vis-à-vis du lecteur en se comportant comme s'il était l'auteur, de telle manière que le lecteur n'a aucun doute sur le fait que le « je » renvoie au nom porté sur la couverture, alors même que le nom n'est pas répété dans le texte ²⁰.

Dans *À ce soir*, la narratrice fait allusion au travail d'écriture dès la cinquième page : « Le texte qui suit, avance-t-elle, s'est imposé à moi juste après. Il a surgi de la nuit. » (A 15) Après une brève présentation des circonstances qui ont stimulé l'écriture, la narratrice, qui parle au « je », s'adresse au lecteur de façon à lui confirmer les sources originelles du texte qu'elle s'apprête à lui livrer. L'œuvre sera d'ailleurs truffée de ces références au travail de l'auteure, à la difficulté de trouver le ton juste mais aussi aux raisons qui ont rendu inévitable l'épreuve que s'est avérée l'écriture de la perte de son fils.

Dans le récit de Laurens, ce sont des indications biographiques vérifiables²¹ qui apparaissent dès les premières lignes (nom de l'enfant, jour de sa naissance et de sa mort, nom du père) ainsi que le recours à la première personne du singulier qui permettent de confirmer la concordance entre auteur, narratrice et personnage principal. L'auteure fera par ailleurs référence au livre qu'elle écrit au moment où elle est enceinte : « En relisant

¹⁹ Philippe Lejeune, *op. cit.*, p. 14.

²⁰ *Ibid*, p. 27.

²¹ Une recherche dans Internet permet de trouver rapidement ces informations dont la véracité ne présente aucun doute. <http://www.evene.fr/celebre/biographie/camille-laurens-3664.php> ; http://www.ratsdebiblio.net/laurens_camille.html (sites consultés le 1^{er} juillet 2007).

les épreuves des *Travaux d'Hercule*, je me rappelle le jour précis de décembre où j'ai écrit telle phrase, et je pleure. » (P 74).

Donc, puisqu'il y a convergence identitaire entre auteure, narratrice et personnage principal, nous pouvons éliminer la possibilité qu' *À ce soir* et *Philippe* appartiennent aux romans personnels. Plutôt que de chercher « à tout prix » à classer ces récits dans tel ou tel type d'autobiographie, nous préférons nous en tenir à la démarche qu'empruntent Lecarme et Lecarme-Tabone dans la classification des *Souvenirs d'égotisme* de Stendhal :

Si la matière d'élection de l'autobiographie est le passage de l'enfance à la maturité ou [...] l'histoire d'une personnalité depuis les commencements, la genèse d'une identité jamais complètement stabilisée, on doit exclure du corpus désigné par le substantif les très nombreux récits qui, sans se poser la question de l'origine ni celle de l'aboutissement, envisagent un segment temporel ou un secteur spatial déterminé, ou un motif exclusif. On usera ici de l'extension plus large accordée à l'adjectif *autobiographique* [souligné par les auteurs] par rapport à l'acception restreinte que nous donnons au *nom* [souligné par les auteurs] même et on essaiera de s'interdire ici ce que l'usage s'autorise pour élargir indéfiniment le champ d'une « autobiographie » devenue sans frontières. Lorsque Stendhal projette dans ses *Souvenirs d'égotisme* de raconter les années 1822-1823 passées à Paris, quand il les interrompt sur un épisode de 1822, il n'a pas écrit une autobiographie, mais certainement un écrit autobiographique²².

Philippe et *À ce soir* correspondent à cette définition de l'écrit autobiographique à l'exception près qu'on y pose « la question de l'origine [et] celle de l'aboutissement » : ce sont les récits de deux vies, circonscrites entre la naissance et la mort. En plus d'être autobiographiques, ils sont *biographiques* : les biographies de deux fils, faites par leur mère. À cela nous pourrions même ajouter qu'ils sont doublement autobiographiques : Laurens et Adler perdent leur enfant à un très bas âge, la frontière est encore fragile entre la mère et l'enfant; la perte de l'enfant est donc vécue comme une perte de « soi » et la biographie de l'enfant devient en partie l'autobiographie de la mère. Maintenant que nous

²² Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone, *Op. cit.*, p. 30

avons confirmé la nature autobiographique de ces récits d'Adler et de Laurens, nous tenons à apporter quelques explications quant au fait que ces écrits, en plus de s'inscrire dans le genre autobiographique, peuvent aussi être qualifiés comme appartenant au genre de l'autobiographie « au féminin » ou « des femmes ».

Philippe et À ce soir : récits autobiographiques « au féminin »

La tendance à préciser le sexe de l'auteur en utilisant les expressions « écriture au féminin » ou encore « écriture des femmes » est une pratique qui comporte un certain nombre de risques. Le premier est qu'en précisant ainsi que le texte est celui d'une femme, on le marginalise en plaçant comme normatif l'écrit « au masculin », « car le masculin n'est pas le masculin mais le général. Ce qui fait qu'il y a le général et le féminin, la marque du féminin²³. » Le deuxième risque est qu'en disant « au féminin » ou encore « des femmes » en parlant d'une écriture, nous nous trouvons dans la nécessité de préciser à quoi renvoient ces termes. Monique Wittig est catégorique : « "Écriture féminine" est la métaphore naturalisante du fait politique brutal de la domination des femmes ». *La femme* tout comme *la féminité* sont des mythes, des constructions sociales, culturelles. Affirmer qu' « on ne naît pas femme, on le devient » comme l'a fait de Beauvoir, c'est dire que l'existence précède l'essence et que s'il y a une « essence-femme », celle-ci s'acquiert, qu'importe le sexe biologique.

²³ Monique Wittig, « Postface », dans *La passion* de Djuna Barnes, Paris, Flammarion, 1982, p.112.

Comme le souligne Cynthia Kraus, les féministes des années quatre-vingt vont franchir un pas supplémentaire dans la mise à mort du sexe biologique : « elles [cessent] d'envisager le sexe biologique comme un fait de nature pour le considérer *déjà* [l'auteure souligne] lui-même comme un construit social ²⁴. » Ainsi, la notion de sexe anatomique est complètement reprise par la notion de genre. Il n'est plus question de savoir si l'un précède l'autre mais bien plutôt d'affirmer que l'un est le produit de l'autre : « Le biologique est socialement défini et [...] le sexe, envisagé comme un substrat biologique, est le produit d'une construction sociale ²⁵. » La dyade sexe/genre comme découlant de la dichotomie classique nature/culture n'a donc plus sa place puisque si le sexe est produit du genre, de la culture, il n'y a plus d'opposition, il n'y a que répétition. C'est montrer à quel point la culture a contribué à forger nos conceptions du genre mais aussi du sexe. C'est donc à la lumière de ces affirmations que nous voulons nous intéresser à deux autobiographies « de femmes ». Nous comprenons que cette désignation est le produit d'une construction culturelle. Or il en va de même des œuvres que nous analysons : elles sont la somme d'un ensemble de construits sociaux dont la maternité fait partie. Mais elles révèlent une construction de la maternité qui a tendance à s'éloigner du modèle patriarcal. En ce sens, comme nous l'avons déjà souligné, l'objet de ce travail est de montrer comment les écrits autobiographiques à l'étude ont eux aussi tendance, sciemment ou non, à dénoncer les constructions patriarcales et leurs effets réducteurs. Par ailleurs, nous ne croyons pas que l'écriture de Laurens et d'Adler s'explique par leur sexe, ni par leur genre. Nous ne prétendons pas non plus que seules des mères écrivent au

²⁴ Cynthia Kraus, « La bicatégorisation par sexe à l'«épreuve de la science». *Le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les Humains* », dans *L'invention du naturel : les science et la fabrication du féminin et du masculin*, sous la dir. de D. Gardey et I. Löwy, Paris, Édition des archives contemporaines, 2000, p. 188.

sujet de la mort de leur enfant. Nous n'avons qu'à penser aux textes de Philippe Forest²⁶ et de Thierry Consigny²⁷ qui racontent la perte d'un enfant, par le père cette fois. Nous nous intéressons aux textes de Laurens et d'Adler dans la mesure où « ce n'est qu'assez récemment que des mères viennent à l'écriture, et, qui plus est, décrivent leur expérience de mère, contribution tout à fait inédite²⁸. »

Ainsi, nous avons choisi d'arrêter notre analyse sur les textes de Laurens et d'Adler non pas parce qu'elles abordent une problématique propre à la maternité mais bien plutôt parce que leur traitement de leur expérience nous permet de mieux comprendre cette dernière. Nous avons limité notre étude à l'analyse des dichotomies manichéennes qui sont issues de l'ordre patriarcal : certaines oppositions « traditionnelles » apparaissent sous un nouveau jour dans *À ce soir* et *Philippe*. À titre de premier exemple, nous montrerons comment Adler et Laurens illustrent la façon dont le privé et le public sont représentés non pas dans de manière antithétique mais bien plutôt concomitante. Cette première opposition nous permet en même temps de montrer les raisons principales qui motivent l'écriture de *À ce soir* et de *Philippe*, c'est-à-dire la finalité qui rend nécessaire l'entrée du privé dans le public.

²⁵ *Ibid.*, p. 189.

²⁶ Philippe Forest, *L'enfant éternel*, Paris, Gallimard, 1998, 398 p.

²⁷ Thierry Consigny, *La mort de Lara*, Paris, Flammarion, 2006, 89 p.

²⁸ Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, Montréal, Éditions Nota Bene, 1999, p. 32.

Du privé au public

Une des dichotomies issue de la pensée patriarcale qui est mise à rude épreuve dans les autobiographies d'Adler et de Laurens est celle qui réserve l'économie du public aux hommes et celle du privé aux femmes. Dans ces deux histoires de vie(s), le privé (c'est-à-dire l'épreuve intime qu'est la perte d'un enfant) est rendu public (dévoilé à l'ensemble de la société). Pour les deux auteures, le saut du privé dans le public est à la fois nécessaire et difficile. Pour Adler, l'écriture est source d'une réconciliation vitale : réconciliation du corps et de l'esprit mais aussi réconciliation entre l'être et la douleur. La révélation publique de cette quête de la vie intime est un défi : « vivre avec la mort de l'enfant. Ne plus la cacher. Ne pas l'exhiber non plus. Comment trouver la mesure ? » (A 129) Le passage d'une sphère de l'existence à l'autre suscite un profond questionnement qui, à son tour, fait appel à l'intégrité et au respect du souvenir. Comme si la traditionnelle culpabilité de la mère (« Coupable de ne pas avoir été là, à ses côtés, au moment où sont soufflé est devenu irrégulier et où l'harmonie fonctionnelle de son corps s'est perturbée » [A 152]), afin d'être revendiquée et peut-être chassée (« Dès l'accident je me suis sentie coupable. Il m'a fallu du temps pour oser l'avouer, et, comme aujourd'hui, le revendiquer » [A 131]) devait sortir des confins du monde intérieur afin d'être démythifiée. « La mère moderne dit : je suis un corps sexué qui parle. [...] l'utopie m'est venue d'être une mère qui ne crierait plus dans sa maison et qui, parlant, ailleurs, déplaçant les structures symboliques en s'inscrivant, serait enfin vivable²⁹».

²⁹ *Ibid*, p. 54.

Pour Laurens, l'écriture est source de vie : « J'écris pour que tu vives » (P 75), dit l'auteure, bien clairement. Cependant, en dépit de ce pouvoir qu'elle attribue aux mots, c'est-à-dire faire vivre l'être perdu (P 75), l'effort autobiographique lui est considérable :

Quand je relis les pages écrites dans ce livre, c'est l'impression d'un immense effort qui domine. Jusqu'ici, j'ai toujours trouvé impensable, ou, pour mieux dire, impraticable, d'écrire *Je* dans un texte destiné à être publié, rendu public. *Je* est pour moi le pronom de l'intimité, il n'a sa place que dans les lettres d'amour. (P 75)

Malgré cette réticence, le saut se fait. Le triple dessein qu'elle poursuit — faire vivre les morts, faire mourir les traîtres et rendre justice (P 74) — doit se jouer sur la place publique. Or, ici, le public n'est pas présenté comme un terrain inconnu de l'auteure : Laurens, plus qu'Adler, ne cache pas sa carrière. Elle semble liée organiquement à son métier d'écrivaine. En ce sens, la vie publique ne lui est pas étrangère. La difficulté du saut semble venir du fait qu'il entraînera inéluctablement une politisation de la vie privée. Les événements profondément intimes que sont la naissance et la mort d'un enfant quittent le nid chaud et protecteur du souvenir maternel pour se heurter à la froideur du monde extérieur. Philippe, devenu *Philippe*, doit quitter le nid et voler de ses propres ailes.

Ces deux auteures, donc, sans quitter le privé, pénètrent le public : elles s'élancent et provoquent une rencontre qui, au lieu de cantonner leurs écrits dans l'un ou l'autre de ces deux univers, les situe au-delà de ce qui peut-être classifié. Même que grâce au privé, les abus du monde médical (appartenant au domaine du public) sont dénoncés et que cette dénonciation (explicitement voulue chez Laurens, sous-entendue chez Adler) est au cœur des deux récits. S'il est vrai, comme le disait de Beauvoir, « que la femme est bavarde et écrivassière ; [qu']elle s'épanche en conversations, en lettres, en journaux intimes » et

qu' « il suffit qu'elle ait un peu d'ambition, la voilà rédigeant ses mémoires, transposant sa biographie en roman [...] ³⁰», Laurens et Adler prouvent que tel ne doit pas être le destin de l'autobiographie des femmes et livrent de puissants témoignages qui dénoncent l'abus de pouvoir d'un système qui se nourrit d'injustices.

Culture dominante, nature soumise

Ce système est celui de la médecine occidentale qui, par la force des choses, plonge les récits d'Adler et de Laurens au cœur d'une autre puissante dichotomie : celle qui oppose la nature à la culture. Or cette fois, le discours médical s'approprie la culture et réduit l'autre (la mère, l'enfant) à l'état « naturel » univoque. Il ne faut pas avancer pour autant que les auteures se limitent elles-mêmes à cet état : là aussi, elles montreront que les opposés peuvent coexister. Cette fois, la conciliation des contraires aura lieu au-delà des rapports de force.

La culture génératrice de la nature : les origines de la femme-mère « naturelle »

En 1969, Kate Millett publie *La politique du mâle*, ouvrage théorique qui s'avérera une pierre angulaire dans la lutte féministe et qui révèle des réalités toutes crues sur l'oppression des femmes. À ce jour, l'ouvrage de Millett demeure pertinent, à l'exception peut-être de quelques exemples maintenant datés. Afin d'expliquer la domination de la

³⁰ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, II, Paris, Gallimard (folio), 1976 [1949], p. 628.

culture sur la nature et l'association faite entre hommes/culture et femmes/nature, Millett avance ceci :

Dans le domaine des activités, le rôle sexuel assigne aux femmes le service domestique et le soin des enfants, aux hommes, tout le reste de la sphère des réalisations, des ambitions et des intérêts humains³¹. Le rôle limité qui lui est alloué tend à maintenir la femme au niveau de l'expérience biologique. Par conséquent, presque toutes les activités que l'on peut décrire comme spécifiquement humaines et non animales (les animaux, eux aussi, procréent et soignent leurs petits à leur manière) sont, en général, réservées au mâle. Évidemment, cette assignation détermine à son tour le statut.³²

Le statut, selon elle, relève de la politique, non pas de ce « monde relativement étroit et exclusif des meetings, des présidents et des partis » mais bien plutôt de la politique qui « se réfère aux rapports de force, aux dispositions par l'intermédiaire desquelles un groupe de personnes en contrôle un autre³³ ». C'est donc l'assignation de la femme à son état « naturel » qui détermine son rôle politique dans la société. En ce sens, la femme est indubitablement placée dans une position de soumission et d'infériorité.

Yvonne Knibiehler explique l'évolution historique de ce statut dans les rapports entre femmes et médecine. Selon elle, les investigations des sciences médicales sont en grande partie responsables de la définition de la femme-mère. La naissance de cette hybride, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, se fait en trois étapes selon Knibiehler. La première étape qu'elle qualifie « d'utéro-centrique » surgit « en même temps que l'art de soigner³⁴ ». Ainsi, de l'Antiquité au milieu du XVI^e siècle, la femme n'est ni plus ni moins qu'un utérus : *Tota mulier in utero* disait Aristote. Selon cette conception de la

³¹ Voici, d'ailleurs, l'un de ces exemples que nous pourrions qualifier de « datés » en Occident. En plus de s'acquitter du soin des enfants, les femmes aujourd'hui sont aussi appelées à travailler à l'extérieur. C'est ce qui s'appelle le « double emploi » et cette situation a elle aussi complexifié le débat nature/culture. Or, à ce jour, les femmes sont majoritaires dans des domaines professionnels qui tendent à recréer les fonctions « animales » (soin des enfants, soin des malades, soin d'un patron, etc.). Elles restent ainsi « fidèles » à leur « nature ». Cela dit, tel n'est pas le cas des deux auteures à l'étude qui ont une carrière plus traditionnellement masculine. Ce fait n'empêche pas pour autant que le soin des enfants leur revienne d'abord.

³² Kate Millett, *La politique du mâle*, Paris, Stock, 1969 [1971], p. 40.

³³ *Ibid*, p. 39.

reproduction, l'homme est seul à porter la semence fertile qu'il dépose dans le ventre de la femme qui alors sert de réceptacle à l'enfant à naître. Cette vision sera appelée à changer vers la fin du XVI^e siècle alors que les techniques médicales s'affinent et que le microscope permet d'en apprendre davantage sur le système reproducteur féminin. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que l'on découvre l'existence d'ovaires et d'ovules chez la femme : elle ne peut plus être réduite à son seul utérus, elle aussi participe à la génération. Cette évidence tardera à faire loi chez les médecins : elle ne sera tenue pour vraie qu'à la fin du XVIII^e siècle. Or cette découverte contribuera à cantonner davantage la femme dans son rôle de mère : la nature l'a pourvue de la capacité de se générer mais aussi d'un bassin plus large que celui de l'homme, de tissus plus souples, de seins qui produisent du lait, etc. « Les médecins des lumières enferment la femme [...] dans sa " nature ", c'est à dire dans son sexe³⁵. » Elle deviendra, par le fait même, le meilleur médecin pour son enfant « seule capable de deviner la cause de ses cris³⁶ ». En France, sa perte d'autonomie en la matière est due à la chute démographique que connaît le pays dès 1870. C'est alors que les médecins commencent à s'intéresser davantage aux nourrissons et à la reproductions des femmes, la réduction de la mortalité infantile étant privilégiée afin d'augmenter la croissance démographique. Le carnage qu'est la Première Guerre Mondiale fera en sorte que les mères, peu à peu, seront disqualifiées dans leur rôle de « meilleur médecin pour leur enfant » :

Les médecins se mettent à dénoncer l'ignorance et l'insuffisance de « l'instinct maternel » ; ils montrent la nécessité de placer les femmes enceintes et les petits enfants sous la surveillance éclairée des hommes de l'art. Les assurances sociales, la Sécurité Sociale, leur donnent des moyens

³⁴ Yvonne Knibiehler, « La mère définie par les médecins. Un rappel historique », dans *Maternité en mouvement. Les femmes, la re/production et les hommes de science*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1986, p. 148.

³⁵ *Ibid.*, p. 150.

³⁶ *Ibid.*, p. 151.

d'action illimités. Leurs interventions contribuent certes à faire reculer la mortalité maternelle et infantile. Mais elles réduisent la mère au rôle d'une exécutante subalterne.³⁷

Les conclusions de Freud portant sur les effets parfois dévastateurs de l'amour maternel (abus, castration, oedipes insurmontables) ont elles aussi contribué à limiter l'intervention des mères sur leur propre santé, physique et psychologique, mais aussi sur celle de leur enfant. Ainsi, le rôle de la mère, soit de prendre soin des enfants, passe d'un statut « naturel » et normal pour enfin être considéré comme une fonction toujours « naturelle » mais désormais insuffisante et inadéquate. L'intervention de la « culture » devient donc nécessaire pour assurer la pérennité de l'espèce. Cette évolution de l'instrumentalisation de la mère dans le domaine médical, de simple matrice à *persona non grata*, permet de supposer une quantité infini d'abus de pouvoir aux conséquences tragiques. *Philippe et À ce soir* sont l'exemple que ce partage binaire entre nature et culture est à la source des abus de pouvoir du monde médical à l'égard des mères.

L'emprise de la culture sur la nature : une analyse foucauldienne des abus du monde médical

Dans la description qu'elle fait de l'hôpital où est d'abord interné son fils, Adler mentionne que « l'hôpital [...] était construit comme un panopticon. Le dispositif architectural avait été inventé au XIXe siècle pour des prisonniers anglais surveillés sans cesse par un gardien invisible » (A 86-87). Bien que notre approche ne soit pas intertextuelle, il est difficile de passer à côté d'une telle allusion au Panoptique sans supposer une référence à Michel Foucault et à son analyse de ce type de dispositif de surveillance dans *Surveiller et punir*. Que cette référence soit voulue ou non, Adler, en

³⁷ *Ibid.*

soulignant que l'hôpital avait été construit sur le modèle d'une prison, colore immédiatement son récit, le plaçant sous le signe de la dénonciation, bien que cette dénonciation ne soit pas aussi explicitement voulue que chez Laurens. Mais que dénoncent-elles ? En ayant recours à l'analyse que fait Foucault³⁸ du Panoptique, mais aussi du pouvoir en général, nous pouvons révéler les excès du pouvoir médical que dénoncent les auteurs en plus d'illustrer comment les rapports hiérarchiques de pouvoir sont profondément ancrés dans le fonctionnement même du monde médical.

Selon Foucault, le modèle traditionnel de pouvoir est celui du pouvoir juridico-discursif présent dans l'institution disciplinaire³⁹, concept qu'il propose pour penser un ensemble de lieux analogues (prisons, asiles, hôpitaux) et dont le Panoptique est le modèle par excellence. Le pouvoir juridico-discursif est négatif, répressif et limitatif. De plus, ce type de pouvoir est exercé selon un schéma hiérarchique classique où un souverain ou dirigeant politique exerce un pouvoir du haut vers le bas⁴⁰. Au sujet de ces institutions disciplinaires, il affirme que :

toutes les instances de contrôle individuel [dont les hôpitaux font partie] fonctionnent sur un double mode : celui du partage binaire et du marquage (fou - non fou ; dangereux - inoffensif ; normal - anormal) ; et celui de l'assignation coercitive, de la répartition différentielle (qui il est ; où il doit

³⁸ Nous savons que la transposition des thèses de Foucault au domaine de la critique féministe est à la fois une pratique répandue et contestée. Les féministes qui critiquent Foucault avancent qu'il adopte une vision androcentrique des pratiques disciplinaires dans la mesure où il n'y établit pas de distinctions de sexe ou de genre. La déduction sous-entendue est que le corps sexué est neutre. Or, cette neutralité de sexe et de genre est jugée androcentrique dans la mesure où le neutre est associé au masculin, le sexe/genre par défaut (voir MCLAREN, Margaret A., *Feminism, Foucault and Embodied Subjectivity*, State University of New York Press, 2002, p. 92). Bien que nous soyons d'accord avec cette critique, nous préférons mettre l'accent sur les points communs entre Foucault et la critique féministe non essentialiste: les deux reconnaissent que la sexualité est un domaine clé de la lutte politique, tous deux critiquent le déterminisme biologique, ils insistent aussi pour que le « politique » considère certaines formes de domination sociale associées à la sphère personnelle (voir SAWICKI, Jana, *Disciplining Foucault, Feminism, Power and the body*, Routledge, 1992, p. 49).

³⁹ Margaret McLaren, *Op. cit.*, p. 37.

⁴⁰ *Ibid.*

être ; par quoi le caractériser, comment le reconnaître ; comment exercer sur lui, de manière individuelle, une surveillance constante, etc.)⁴¹.

Par-delà le partage binaire premier entre nature et culture que nous avons identifié comme étant à la source même des abus de pouvoir du monde médical, nous en soulignerions un deuxième chez Laurens et Adler : sain – malade. Chez Laurens, cet événement « naturel » qu'est la grossesse et l'accouchement est pris en charge par les instances médicales (phénomène généralisé) dont le but premier est de soigner les malades. En ce sens, il est possible d'avancer que la grossesse et son aboutissement sont considérés comme des phénomènes pathologiques : l'état de santé d'une femme enceinte n'est pas considéré comme « normal » puisqu'il requiert un suivi médical (encore ici, la « nature » est insuffisante, inquiétante, et demande à être prise en charge par la « culture »). Alors que dans le cas d'Adler, son fils est subitement atteint d'une condition qui affecte gravement son état de santé, l'opposition sain – malade est nette. Cependant, le marquage n'est pas subi que par le fils puisque la mère, qui n'était pas présente au moment de l'accident, portera la culpabilité et la responsabilité de ce dernier. C'est certes son fils qui est malade mais, comme nous l'illustrerons plus loin, cette maladie sera aussi ressentie physiquement par elle.

En ce qui concerne le mode « de l'assignation coercitive, de la répartition différentialiste » il s'exerce, dans le milieu hospitalier, d'une façon qui a été tant banalisée qu'elle passe quasiment inaperçue chez Laurens qui fait allusion aux « formalités d'admission ». Laurens fera l'objet de « surveillance constante » puisque dès son entrée à l'hôpital, on lui installe un dispositif qui sert à mesurer la fréquence

⁴¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 201.

cardiaque du fœtus. Cette pratique, contestée de nos jours, force la parturiente à adopter une position assise ou couchée ce qui a pour effet de diminuer l'efficacité des contractions en plus de limiter ses mouvements : elle est clouée au lit. Par ailleurs, dans le cas de Laurens, le tracé cardiaque sera à peine considéré par le médecin, bien qu'il ait indiqué de graves anomalies. Ce « ligotage » à la machine était une simple formalité là aussi mais également une manière efficace de contrôler la femme qui accouche.

L'exercice de la coercition est décrit de façon plus élaborée dans le texte d'Adler. Elle se heurte d'abord à la bureaucratie contrôlante des lieux lorsqu'elle arrive à l'hôpital et qu'elle tente de découvrir l'endroit où a été amené son fils. Complètement dépassée par les événements, elle se fait aider par une dame antillaise responsable de l'entretien ménager :

Depuis combien de temps étais-je enfermée quand cette gentille femme – je me souviens encore de la douceur chaude de sa main qu'elle a pressée contre la mienne pour me persuader de dire mon nom au responsable de l'accueil chargé d'identifier le service où pouvait être mon fils – s'est portée à mon secours. Je sais seulement que, comme c'était un bébé enfant, un bébé en train de devenir enfant, on ne l'a pas trouvé sous son nom.

Il devait être enregistré – c'était le mot qui revenait à l'accueil – sous le nom de son accompagnatrice. Impossible dans l'état de panique où je me trouvais de me souvenir du nom de ma voisine. C'est la dame antillaise qui a soufflé la solution. Et s'il était au service des urgences? Elle m'a prise par la main. (A 75)

Le secours ne lui vient pas du personnel hospitalier régulier dont la fonction première est de déterminer l'identité des patients et leur emplacement : le réconfort ne figure pas parmi les tâches dont il doit s'acquitter. Il n'est donc pas surprenant que l'aide dont a besoin la protagoniste lui vienne de quelqu'un du « bas de l'échelle », là où le pouvoir juridico-discursif est le plus dilué. Ce qui compte aux yeux de l'autorité hospitalière c'est la légitimité du patient au sein de l'institution : son enregistrement. Le sujet réel n'est pas aussi important que le sujet abstrait, tel qu'il doit figurer sur le registre. C'est la dame

antillaise, détachée du système, qui remet le sujet réel dans une position prioritaire. La question de l'enregistrement resurgira lorsque Rémi sera enfin admis et que sa mère tentera de le voir. « Mais il est déjà bien tard, madame » lui annoncera le chef infirmier « je ne sais pas si on vous laissera rentrer et il faut d'abord remplir les papiers. » (A 83)

S'ensuit donc le rituel administratif où Adler doit décliner tous les numéros qui lui sont associés afin de confirmer son identité et celle de son fils. Ici encore, l'être doit d'abord exister sur papier, à des fins de coercition, avant de pouvoir jouir d'une existence réelle et légitime. Même une fois cette existence administrative confirmée, Adler devra subir une autre série de contrôles afin de pouvoir rencontrer le médecin traitant :

Mon fils était dans la tour centrale. Et pour entrer dans la tour, c'était toute une affaire : il fallait décliner son identité, laisser ses bijoux, sa montre, mettre son sac dans une boîte de fer. Et puis on montait. Là, on subissait un autre contrôle. Il fallait se déshabiller entièrement, revêtir une blouse bleue en papier qui se ferme dans le dos, des chaussons en papier blanc et se munir d'un masque. (A 87)

Ainsi, en plus d'exiger à nouveau qu'elle s'identifie, elle doit revêtir un « uniforme » qui la caractérisera et qui servira à la reconnaître (telle une prisonnière). Le port obligatoire de cet uniforme pourrait être justifié à des fins sanitaires, de santé publique, mais Adler ne verra pas son fils, n'entrera pas en contact avec le malade. Elle restera dans la salle d'attente, « malgré [ses] supplications ». L'habillement est un moyen d'identifier la mère comme « anormale » afin de mieux insister sur les rapports de force et de domination : elle est l'intrus, elle doit se plier aux exigences de l'établissement. D'autant plus qu'il est question ici de la santé de son enfant : Adler est à la merci du corps médical qui détient maintenant un pouvoir absolu sur son fils, elle est une candidate de choix à la domination.

Selon Foucault, le Panoptique est la figure architecturale qui incarne le mieux la composition partage binaire/assignation coercitive. La disposition des cellules fait en sorte que celui qui y est enfermé « est vu, mais ne voit pas; objet d'une information, jamais sujet dans une communication ⁴². » Les cellules sont munies de deux fenêtres : l'une donnant à l'extérieur, l'autre à l'intérieur. Elles sont ainsi baignées de lumière ce qui, par l'effet de contre-jour, permet au gardien de voir tout ce qui se passe, de connaître tout de la vie du prisonnier (malade, élève, fou, etc.) alors que ce dernier n'a aucun contact avec le monde extérieur : il ne sait rien de ceux qui l'entourent (qui ne savent rien de lui), ni de ceux qui l'observent. En revanche, ces derniers savent tout de lui. Cette disposition et ses effets sur la connaissance symbolise avec beaucoup de précision la situation dans laquelle se retrouvent Adler et Laurens : tout au long de leurs récits, elles nous rappellent qu'elles ne sont informées de rien, que l'information qu'elles obtiennent, elles doivent la soutirer avec peine. Un des chapitres du récit de Laurens s'intitule « Comprendre » et elle y note tous les événements qui ont mené à la mort de son fils en prenant soin de préciser qu'au moment où ces événements se produisaient, deux réalités se chevauchaient : la sienne et celle des médecins. Comme le révèle son témoignage, ce qu'elle tenait pour vrai était ce que le personnel médical lui disait : tout allait bien. La « deuxième » réalité, celle que connaissaient les médecins et qui correspond aux événements qui mèneront à la mort de Philippe, lui était intentionnellement occultée. Elle notera les bradycardies, les tachycardies, elle se sentira fiévreuse, elle rapportera aussi tous ces éléments au médecin accoucheur qui lui répondra : « Mais ça va, il récupère. Pas de problèmes! » (P 44) Ensuite, après une série d'erreurs médicales qui lui seront révélées de façon posthume, l'enfant naît et « au moment où [elle] ouvre les yeux,

⁴² *Op. cit.*, p. 202.

quelqu'un déjà l'emporte dans un silence de plomb. » (P 47) À ce silence s'ajoute le chaos, inquiétant, puisqu'il n'offre aucune réponse : « Des gens entrent et sortent, je n'arrive pas à croiser un regard. Je demande s'il est mort, qu'on me le dise, on me répond "mais non!" comme si c'était une grosse bêtise. » (P 49) Ici, celle qui accouche devrait être à la fois sujet et objet de la communication; or elle est ni l'un ni l'autre. Tout ce qui se déroule autour d'elle la concerne, elle est clairement l'« objet de l'information », mais, pour emprunter et modifier légèrement une idée de de Beauvoir : « [Le corps médical] est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre ⁴³. ». Cet état est déterminé par le contexte hospitalier (comme nous le verrons plus loin, Laurens se rétablira rapidement à titre de sujet) qui met tout en œuvre pour chosifier la parturiente, comme l'illustre Joëlle Le Goff-Roubault, sage-femme, en parlant des accouchements contemporains en France :

Femmes rasées, écartelées, attachées dans le va et vient de hall de gare des salles d'accouchement. Touchers vaginaux « non stop » (vagins, hall de gare aussi) par toute "l'équipe", même au moment des contractions. Femmes coupées, déchirées, mutilées par les épisiotomies systématiques, femmes recousues à vif. [...] Femmes infantilisées, dépendantes, dont les appels au secours, la douleur et la détresse restent sans réponse ⁴⁴.

Impossible, dans un tel contexte, de s'affirmer à titre de sujet, même que les tentatives de le faire (appels au secours, questions adressées au personnel médical) ne sont pas prises au sérieux.

Ce même état des choses dominera dans *À ce soir*. Dans le texte d'Adler, le silence est lourd, omniprésent. Tout comme le Panoptique dissocie le couple voir - être vu puisque « dans l'anneau périphérique, on est totalement vu, sans jamais voir; dans la tour centrale,

⁴³ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, I, Paris, Gallimard, 1949, p. 15.

⁴⁴ Joëlle Le Goff-Roubault, « Naître à la maison », dans *Maternité en mouvement*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, p. 156.

on voit tout, sans être jamais vu⁴⁵», le milieu hospitalier dissocie le couple connaître – être connu dans la mesure où les médecins traitants, personnages centraux, savent tout de l’actant périphérique qu’est le malade alors que lui ne sait rien de ses médecins traitants. L’incapacité de comprendre l’état du jeune malade, d’obtenir des informations à son sujet, sera un *leitmotiv* dans le récit d’Adler. Alors qu’ils avaient été chassés de l’hôpital la veille, les parents de Rémi y retournent le lendemain matin afin de prendre des informations sur l’état de leur fils. Après une autre interdiction de voir l’enfant et une nouvelle longue attente, les médecins les informent, vaguement, les laissant dans l’incompréhension et dans l’angoisse :

Déjà cette impression qu’il était emprisonné. Tout à eux, plus à nous. Parce qu’il ne pouvait pas respirer pour le moment tout seul, nous a-t-on répondu. Comment ? Oui, il a besoin d’une machine pour respirer, mais s’il a besoin d’une machine pour respirer, c’est donc que c’est très grave. Peut-être pas, répondaient-ils. On lui a aussi branché une autre machine pour nettoyer. Nettoyer ? Nettoyer ses bronchioles qui justement ne lui permettent pas de respirer normalement dans l’immédiat. Cela veut dire qu’il a besoin de deux machines, dit le père au médecin, qui tombe des nues et commence à s’impatier : Vous n’avez pas compris ? Lui, apparemment, ne comprend pas notre étonnement. Mais puisque je viens de vous le dire. Il avait seulement consenti à répondre hâtivement à nos questions, avec l’impatience que manifestent ceux qui veulent vous laisser entendre qu’ils sont en train de perdre leur temps, alors qu’ils ont beaucoup mieux à faire. (A 99-100)

Le discours médical demeure opaque, impersonnel. Les réponses sont difficilement obtenues et si vagues qu’elles ne rassurent pas, elles ne font que nourrir l’imaginaire qui ne peut s’empêcher d’envisager le pire : « le silence, ici, est une forme de mépris. Pire, il décuple l’angoisse, alimente toutes les frayeurs. » (A 103) Adler remarquera que les médecins discutent entre eux du cas de son fils, qu’ils en parlent aux infirmiers mais aux parents, jamais rien n’est dit spontanément, sans qu’on l’ait demandé : « C’était toujours à leurs pairs que les mots s’adressaient » (A 103). L’information qu’elle réussira à obtenir lui sera toujours rendue à demi-mot, à la dérobée, ou sur un ton ironique, comme si la réponse à la question posée allait de soi. « À l’hôpital, dira-t-elle, la capacité des parents

⁴⁵ Michel Foucault, *op. cit.*, p. 203.

à devenir de gros bébés inertes qu'on essaie en vain de sevrer du besoin d'information est sans fin. » (A 98) C'est par hasard qu'un technicien lui explique le fonctionnement des machines qui assurent la survie de l'enfant (A 113), tout comme elle « avait pu comprendre » (A 122) pendant un changement de service que le protocole de traitement que recevait son fils avait changé : on ne tentait plus de le sauver mais plutôt de maintenir un « état stable, non évolutif » (A 122). C'est-à-dire que sans en parler aux parents, les médecins avaient décidé de mettre fin au combat. Ainsi, Adler est maintenue dans une ignorance quasi totale : elle ne sait rien, ou presque, de l'état de son fils, ni des médecins qui s'en occupent (qui sont-ils? quel est leur diagnostic ? leur pronostic ?) alors qu'eux en savent beaucoup ou, du moins, c'est ce qu'ils aimeraient laisser croire.

« L'essentiel c'est que le prisonnier se sache surveillé⁴⁶ » dit Foucault dans son analyse du Panoptique. Dans le cas du monde médical, cette surveillance peut se faire sentir de diverses façons. Ce qu'il faut retenir c'est que la sensation, l'impression, d'être surveillé suffit pour que le malade (ou sa mère, ou la parturiente) s'auto-discipline. De plus, pour assurer cette impression d'une surveillance constante, le pouvoir doit être « visible et invérifiable⁴⁷ ». Le tracé de la fréquence cardiaque que Laurens suit des yeux tout le long de son accouchement agit comme rappel de cette autorité toute-puissante qui guette sans cesse la parturiente. Elle est attachée à une machine qui la surveille sans cesse : l'essentiel est là. Ce tracé cardiaque, le médecin l'observera, mais comme nous l'avons souligné plus tôt, il ne s'y attardera pas outre mesure. C'est un moyen d'exercer un pouvoir sur celle qui accouche, de lui laisser comprendre qu'elle n'est pas libre de ses

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*

agissements. Le pouvoir est donc visible et invérifiable dans la mesure où elle n'est pas apte à interpréter le tracé qui défile devant elle. L'effet de ce pouvoir sera de commander, chez Laurens, un comportement exemplaire :

Dans l'un des livres que j'ai potassés en vue du jour J, il était écrit : « Ne vous attendez pas à ce que tout le personnel soit aux petits soins pour vous. Il peut y avoir d'autres parturientes qui accouchent en même temps. Vous n'êtes pas le centre du monde. » Je ne dis donc mot, je ne veux pas déranger. Je serai la parturiente idéale. (P 42)

La conduite qu'elle doit adopter est dictée d'avance, enregistrée dans un guide de la parturiente idéale, et les mécanismes (dont le monitoring fait partie) sont mis en place afin d'assurer, autant que possible, la discipline de celle qui accouche : « Les médecins assument [...], au-delà de leur rôle technique, une fonction de normalisation des comportements féminins⁴⁸ », avance Michèle Ferrand, sociologue et chargée de recherche au C.N.R.S. Il n'est donc pas surprenant que ces disciples de l'ordre juridico-discursif aient recours à des techniques de contrôle qui rappellent celles du Panoptique.

Dans *À ce soir*, le pouvoir se fait visible à travers les nombreux protocoles qu'il impose à la mère du malade. Protocoles d'identification (le rituel avant d'entrer dans la tour centrale (A 87)), de conduite (l'interdiction de rester trop longtemps auprès de l'enfant (A 107), de lui amener un petit « souvenir » de la maison (A 114)), vestimentaire (A 101). Or Adler, contrairement à Laurens, ne se pliera pas absolument aux exigences du monde médical environnant. Elle transgressera, timidement certes, un certain nombre d'interdits. Elle oubliera le masque : « Il a tourné son regard quand je me suis approchée. Je suis sûre qu'il m'a reconnue. J'avais, délibérément, oublié le masque. » (A 125) Elle cachera un petit « talisman » sous l'oreiller : « J'ai apporté un petit bout de linge, un petit

bout de couche déchirée qu'il aimait téter avant de s'endormir. Je l'ai posé en cachette sous son oreiller. J'y ai veillé comme à un trésor de guerre. » (A 114) Elle aura des contacts peau à peau : « Nous faisons le guet à tour de rôle pour savoir quand le terrain était libre. Je posais délicatement ma tête sur son ventre. J'entendais sous sa peau des circulations. » (A 111) En somme, elle apprendra à outrepasser les règles (A 110). Cette « science » de la transgression que développera Adler laisse entrevoir une brèche dans le fonctionnement du pouvoir juridico-discursif et ouvre la porte à la théorie du pouvoir de Foucault.

Selon ce dernier, le modèle traditionnel de pouvoir qu'est le modèle juridico-discursif n'est pas légitime⁴⁹. Pour Foucault, le pouvoir peut être productif et positif et il doit surtout être compris comme un phénomène complexe. D'abord, selon lui, le pouvoir est relationnel et donc omniprésent : il est constamment produit par des individus, des institutions, des objets et des groupes d'individus et il circule entre ces divers actants. Par ailleurs, le pouvoir est mobile, local, hétérogène et instable. Il vient de partout et jouit d'un pouvoir d'ubiquité. Comme l'explique Margaret McLaren, selon Foucault, le pouvoir est à la fois intentionnel et objectif. Intentionnel dans la mesure où il cherche à atteindre un, ou de nombreux buts à travers son exercice. Il est par ailleurs objectif parce qu'il ne peut pas être possédé de manière individuelle : nous ne possédons pas le pouvoir, nous y participons : « Much of that participation is beyond the control of the individual, because she is entangled in a web of relationships and institutions. And even that which is

⁴⁸ Michèle Ferrand, « Les "bénéfices" de la médicalisation de la procréation », dans *Maternité en mouvement*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Presses Universitaires de Grenoble, 1986, p. 171.

within one's control has unintended consequences and effects⁵⁰. » En ce sens, au moment où Laurens est entre les mains du pouvoir juridico-discursif, elle est happée par l'institution, incapable de recul : « une sorte de presbytie de la douleur, qui ne peut voir que de loin » (P 34). Adler, quant à elle, a le temps malgré tout de planifier une transgression dans la mesure où la maladie de son fils s'étend sur plusieurs semaines : elle devient plus consciente des rouages du système et des façons de les contourner. Néanmoins, toutes deux montreront en quoi le pouvoir est mobile, qu'il ne s'exerce pas que du haut vers le bas, que tous y ont accès, lorsqu'elles passeront à l'acte d'écrire afin de dénoncer l'abus qu'elles ont subi. C'est alors qu'elles s'approprient la culture et le savoir par le biais de l'écriture afin de dénoncer les abus de cette même culture telle qu'elle était incarnée par le monde médical. Laurens aura même recours à l'expertise d'un éminent professeur en obstétrique : elle réussit à tourner la culture, contre la culture. Chez Adler, l'arrivée à l'écriture est une façon de pénétrer la culture et c'est aussi à travers cet exercice que sera aplani un autre antagonisme classique : celui qui oppose le corps à l'esprit.

⁴⁹ Notre interprétation de la théorie foucauldienne du pouvoir s'inspire de l'étude qu'en fait Margaret A. McLaren dans son ouvrage *Feminism, Foucault and Embodied Subjectivity*, op. cit., p. 37-41.

⁵⁰ Op. cit., p. 38.

Corps et esprit : vers une abolition de l'intervalle dans *À ce soir*

Une dictée du corps

Lieu premier des différences, comme nous venons de le voir, le corps de la femme a longtemps été le prétexte grâce auquel on réussissait à la cantonner dans ses fonctions de reproductrice. Il devenait ainsi symbole de maternité, permettant de réduire la femme à sa fonction « naturelle », celle de reproductrice, et laissant la porte grande ouverte à l'oppression culturelle. Huston exprime bien le rapport conflictuel de cette opposition qui veut « proclamer que l'intelligence engendre la matière, et non le contraire ⁵¹.» Pourtant, chez Adler, l'écriture, œuvre de l'esprit, est au service du corps. C'est ce dernier, rompu, arraché à lui-même, qui dicte l'écriture d'un texte qui « tente de rapprocher avec des mots cette forme vide » (A 50) qui est en l'auteure. Tout au long de son récit, Adler décrira son corps lors des divers moments qui jalonnent sa vie avec Rémi, le fils qu'elle a perdu. Parmi ceux-ci il y a l'instant du corps avant l'annonce de la grossesse, moment où le corps ne devait plus pouvoir enfanter. Effectivement, Adler, avant d'apprendre qu'elle est enceinte de Rémi, est avisée par les médecins de l'hôpital, tout comme ceux du laboratoire et des cabinets, qu'elle ne pourra plus mettre au monde un enfant, elle qui en avait déjà eu un. Enfant miraculé, Rémi défie l'esprit et apprivoise le corps, redonnant à la mère force et vitalité :

Je me redécouvrais femme jeune encore, capable d'enfanter, forte, féconde – moi qui m'étais accommodée tant bien que mal de cette féminité amputée, de ce vide à l'intérieur de moi que je connaissais par l'entendement, mais que je ne pouvais sentir et qui demeurait invisible aux yeux du monde. (A 32)

⁵¹ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 27.

Commence ainsi une nouvelle étape du rapport au corps chez Adler. Elle sera fière de pouvoir enfanter à nouveau et tout son corps lors de la grossesse sera placé sous le signe de l'hyperbole, figure de l'exagération qui ne fera qu'accentuer ce sentiment de toute-puissance qui habite la femme enceinte. « Forte, pleine, [...] entière d'un seul bloc, [...] farouchement, sauvagement, [...] plus forte que moi-même, [...] élevée » (A 33) sont autant de qualificatifs que l'auteure attribue à son état. Cette impression de vitalité atteint son paroxysme lorsque Adler croise sur son chemin un sanglier, bête redoutable, responsable de « torsos éventrés » de « corps traînés » (A 40). Elle cherchera « ses yeux fauves tout injectés de sang » (A 40), elle baissera son corps à la hauteur du sien pour faire entendre « un son strident qui sortait du bas du ventre. » (A 40) Puis, confronté à cette bête plus farouche que lui, le sanglier s'éloignera.

Grossesse sera donc synonyme de force mais aussi d'harmonie, voire de symbiose avec l'être à naître : « Je me sentais une, enfin rassemblée, devenue forteresse pour couvrir ce petit bébé [...]. Dehors, dedans mais tous deux toujours ensemble, facétieux, rigolards, en pleine forme, déjà unis. » (A 35) Cette union sera décrite par la biologiste Hélène Rouch comme étant une « économie placentaire⁵² » où plutôt que de vivre dans un état fusionnel, la mère et l'enfant vivent « sans se parasiter l'un l'autre. On n'y observe donc ni fusion, ni agression mais plutôt "reconnaissance par la mère du non-soi"⁵³ ». Bien qu'Adler se sente unie à cet enfant à naître, elle reconnaît déjà son autonomie, observant « ce ventre déchaîné à l'intérieur duquel le bébé s'[ébat] nuit et jour en tous sens. » (A 43) Ainsi, la grossesse est vécue par Adler comme un moment d'épanouissement, de « jubilation » (A 42), alors qu'elle est enceinte à un moment où cet

⁵² Lori St-Martin, *op. cit.*, p. 35.

⁵³ *Ibid.*

état de la femme est encore perçu comme « une lourdeur dans tous les sens du terme » (A 41). La description laudative qu'elle fait, *a posteriori*, de sa grossesse ne fait qu'intensifier l'état de détresse qui se fera sentir dans le portrait qu'elle trace de son corps après l'accident de Rémi.

C'est au moment où on l'avertit que son fils est en danger que le déclic s'opère, que la subjectivité de la mère, de la femme, se dérobe pour faire place à « une masse indistincte, lourde, encombrante » (A 21) : « Je ne suis plus rien » (A 21) dira Adler. Cette perte d'identité se fera sentir à travers le corps tout au long de la maladie du fils : comme si c'était le corps à corps avec la mère qui assurait un flux continu de vie entre les deux sujets. Adler, qui n'était pas avec son fils au moment de l'accident, se reprochera d'ailleurs d'avoir « coupé le lien », d'avoir « accompli l'irréparable », elle, la mère, qui « aurait dû savoir » (A 88, 89). Ainsi, autant la vision qu'a l'auteure de son corps avant l'accident est novatrice, en rupture avec les stéréotypes de la mère soumise à son devoir de reproductrice, autant son regard sur le corps à corps avec son fils, bien qu'il entretienne un rapport positif avec ce contact (alors que traditionnellement « la proximité corporelle avec la mère constitue une menace pour le sujet souverain qui s'efforce de refouler le souvenir de sa dépendance⁵⁴»), met l'accent sur certains clichés liés à la maternité qui, eux, nourrissent le sentiment de culpabilité. Parmi ces clichés, celui de « l'instinct » maternel, notion démentie par Élisabeth Badinter en 1980 (« J'aurais dû savoir ») et celui du *bonding theory*⁵⁵, fort critiqué par les féministes (« J'avais coupé le lien »). À travers le rapport entre les corps (par opposition à celui entre les esprits), un

⁵⁴ *Ibid.*, p. 30.

⁵⁵ Théorie selon laquelle le contact immédiat entre la mère et l'enfant après la naissance déclenche des réactions hormonales et biologiques qui solidifient les liens mère/enfant, créant ainsi une relation privilégiée. (*Ibid.*, p. 23)

certain discours scientifique a ainsi construit un modèle social de la mère idéale. Toutefois, bien que ce construit social paraisse contraignant, il agit aussi comme ressort psychologique grâce auquel la mère peut se reconforter, convaincue qu'elle détenait un certain contrôle :

The helplessness, so difficult to accept, is compensated for by the wish to have suspected death. If they had known, [the mothers] fantasize, the accident could have been prevented, or, at least, they could have provided comfort for the child. [...] It is easy to forget in a society as advanced and sophisticated as ours, that primitive beliefs and wishes are still with us and are used in controlling the demons⁵⁶.

Ainsi, comme l'illustre Linda Edelstein, bien que l'impression d'Adler qu'un corps à corps continu aurait pu éviter l'accident soit une réaction attribuable à certains clichés sociaux, elle est aussi responsable d'un soulagement psychologique qui contribue à redonner un sentiment de puissance à celle qui se sent à la fois vulnérable et coupable. Cette croyance en un corps à corps salvateur perdurera chez l'auteure qui, absente lors de l'accident, ne voudra plus laisser l'enfant. D'ailleurs, «cette impression magique, cette croyance absolue qu'être à côté de l'enfant le protège de la mort [la] poursuivra jusqu'à la fin.» (A 108) Ainsi, la proximité corporelle avec l'enfant fait place à un certain soulagement dans la mesure où ce contact physique atténue le sentiment d'impuissance et nourrit l'espoir. Cela dit, à chaque soir, la séparation des corps sera inévitable lorsque les parents seront invités à quitter l'hôpital : préparation cruelle à la coupure à venir. Cette séparation des corps, d'abord physiquement pressentie par l'auteure : «je savais, dans mon corps, que nous étions promis à la séparation» (A 78), aura surtout un impact négatif sur elle, qui, terrée dans son mutisme, parlera à travers ses malaises corporels.

Comme nous le verrons plus loin, les moments qui constituent la veille de l'enfant malade seront marqués par une perte de la parole chez Adler. Ce qui nous intéresse pour

⁵⁶ Linda Edelstein, *Coping with the Unexpected Death of a Child*, New York, Praeger, 1984, p. 67.

l'instant est la corrélation entre ce silence et le malaise physique qu'elle éprouvera pendant ladite période. Alors que sa grossesse l'avait placée sous le signe de la toute-puissance, la maladie de Rémi la forcera à « rejoin[dre] la cohorte des corps immobiles dans la salle d'attente. » (A 98) Maintenant, le corps ne sera plus que maladroit (A 101), pataud (A 102), comparé à ceux d'un bébé inerte (A 98) ou d'un boxeur ivre de fatigue (A 123). Ici, comme le dirait Chantal Chawaf, citant Joyce MacDougall, il y a « saut de l'esprit dans le corps⁵⁷ ». Les mots ne pouvant plus émerger, le corps se met à parler une « langue psychosomatique [qui] pourrait bien faire le lien que la langue verbale ne fait pas entre [...] la souffrance, l'angoisse, la jouissance⁵⁸. » Ainsi, Adler parle à travers son corps qui, là où les mots ne suffisent plus, exprime avec justesse la souffrance, l'angoisse et la *perte* de jouissance. Mais pour l'écrivain, cette langue ne peut durer éternellement et vient le moment où le « saut de l'esprit dans le corps » résulte en « une progression de la connaissance symbolique de [la] vie intérieure⁵⁹. » En somme, pour celle qui a toujours eu recours aux mots pour dire, vient un moment où les mots prisonniers du corps doivent s'échapper. C'est alors que la réconciliation avec les mots devient nécessaire pour qu'il y ait tentative de réconciliation avec le corps. Bien qu'il n'y ait pas de mots pour dire « la séparation, l'absence, le manque qui [...] déchire[nt] » (A 188), chez Adler, la force de l'amour sera le moteur qui alimentera le désir d'écrire. Le rapport d'Adler à la parole sera appelé à se transformer pendant les divers moments qui marqueront sa vie avec Rémi, tout comme l'image qu'elle renvoie de son propre corps est elle aussi changeante. Dans *Ce soir*, Adler révèle trois grands moments de la parole. En un premier temps, la parole

⁵⁷ Chantal Chawaf, *Le corps et le verbe. La langue en sens inverse*, Paris, Presses de la Renaissance, 1992, p. 99.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

est insouciant, légère; vient ensuite un long moment où la parole se fait rare, où elle n'est jamais gratuite, moment lors duquel chaque mot prononcé est pesé, senti. Enfin, l'auteur prend la parole à travers l'acte d'écrire.

La parole en trois temps

Avant l'accident de Rémi, la parole va de soi. La mère parle à l'enfant avec qui elle partage un « dialogue incessant » (A 57). Le langage est alors outil de communication, instrument grâce auquel l'histoire familiale est transmise. À ce moment-ci, le langage est privé, codé, émis par la mère à l'intention unique du fils. Il est paroles, certes, mais il est aussi gazouillements, babillages : « nous échangeons des petits babillages secrets – une langue rien qu'à nous » (A 54). Julia Kristeva avancerait que la langue transmise est celle du patriarcat, d'autant plus qu'à travers son discours, la mère cherche à léguer à son fils une connaissance de ses ancêtres : « elle [la femme] préserve la fonction paternelle symbolique, plus même, elle en est le tenant lieu dans le réel ⁶⁰ ». Or le passé dont parle Adler n'est pas celui du père de Rémi : elle lui parle de son enfance à elle : « Il savait beaucoup de choses sur moi, Rémi ». Ainsi, le langage est utilisé afin de créer l'enracinement du fils dans la lignée maternelle. Par ailleurs, en ayant recours aux babillages et ricanements de l'enfance pour établir un dialogue entre elle et le fils, la mère recrée un langage qui n'est plus celui du patriarcat. En ces débuts, le langage est lieu d'échanges privilégiés et naïfs, il n'est pas politique comme il sera appelé à le devenir. Cette politisation du langage chez Adler se fera par le ton, dès que l'auteure quittera le l'intimité (la vie avec l'enfant) pour pénétrer l'institutionnel (la vie de l'enfant dans

⁶⁰ Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique*, citée par Louise Dupré, « Fragments d'urgence », *La Nouvelle Barre du jour*, no 116, 1982, p. 61.

l'institution hospitalière). La parole à l'intention de l'enfant est toujours douce, mélodieuse ou riieuse; or cette tonalité change brusquement lorsqu'Adler s'adresse aux urgentistes dans le but de sauver son fils :

J'ai hurlé. Oui, je sais hurler. Même mes enfants ont honte de moi quand je commence à hurler. Ça vient de l'ombre noire. Toute cette infection qui avait gagné le visage, à l'adolescence. Tout ce pus sous le masque. Il a fallu ouvrir. La cicatrice est toujours là. J'ai tellement hurlé qu'ils ont accepté de l'examiner. Il faut savoir que les urgences, c'est le service où, justement, rien n'est urgent. (A 80)

Ce cri grâce auquel l'impatience se fait sentir indubitablement et qui provoque l'action, soit la prise en charge de l'enfant par les autorités médicales, est un phénomène isolé dans le récit d'Adler. Il est aussi l'événement qui marquera la coupure entre la vie privée avec l'enfant et l'incursion de l'enfant dans le monde public. Comme nous l'avons vu, ce passage au public laissera définitivement la mère de côté. Fait à noter ici : la séparation place la mère dans un état de veille où non seulement son corps, mais aussi son esprit sont en berne. Jamais plus lors de la maladie de l'enfant la parole ne pourra-t-elle provoquer l'action. Cet hurlement incarne le désarroi de la mère et, compte tenu des injustices qui se multiplieront pendant les semaines suivant l'accident de Rémi, il n'aurait pas dû être unique. Or, après ce cri, le silence. Jusqu'à cet hurlement, Adler se représente comme une femme qui connaît la transgression, qui cherche sans cesse à outrepasser les règles. Dès l'enfance, elle se place à l'extérieur, pratiquant le retard « comme un art » (A 17); lorsque nez à nez avec un sanglier elle laisse échapper « un son de guerrière » (A 40) capable de faire fuir la bête; au travail, elle ne présente pas son badge au moment de franchir le contrôle de sécurité (A 19) : partout elle se fraie un chemin, s'impose, prend sa place. Cependant, l'accident de Rémi, en plus d'avoir sur elle un effet paralysant sur le plan physique prendra aussi possession de ses capacités langagières. Entre le hurlement

des urgences et la venue à l'écriture, un long silence s'imposera, entrecoupé du recours à une parole impuissante.

Après ce cri, donc, l'enfant disparaîtra dans le labyrinthe qu'est l'hôpital et la mère sera laissée à elle-même. Elle tentera d'abord d'alerter le père mais, incapable de parler, devra remettre l'appareil téléphonique à une étrangère qui se trouve derrière elle : « Par une imploration muette, je lui ai tendu le téléphone. Elle a compris qu'il s'agissait d'une prière. Elle m'a dit qu'il partait. Il lui faudrait au moins une heure, que je ne m'inquiète pas s'il avait du retard. » (A 84) Et, lorsque quelques heures plus tard elle retrouvera l'usage de la parole, elle « ne parler[a] plus à voix haute que pour supplier, implorer, à voix basse pour prier » (A 91). Ainsi, d'un langage léger, prometteur d'avenir, elle passera à une langue primitive, celle du cri qui provoque néanmoins l'action, et de là au langage de l'impuissance.

Toujours confrontée au mutisme des médecins et des employés de l'hôpital, Adler est placée dans un état de soumission qui, combiné à l'angoisse qui « rend muet » (A 121) diminue ses interventions. Partout, lorsqu'elle aborde le séjour de Rémi à l'hôpital, l'auteure parle de questions qu'elle « n'a pas osé formuler » (A 120), « qu'on ne pose jamais » (A 90) ; d' « état d'imploration » (A 108) ; du sentiment d'être un mendiant (A 110) qui quémante des informations (A 112). Elle dira, un an après ces événements, qu'elle n'avait pas la force de parler, de questionner, que les mots ne servaient pas, alors, à cela et que de toute façon, elle en prononçait peu lors de l'hospitalisation de Rémi (A 121). Pendant cette descente en enfer qu'est la maladie du fils, la mère doit « exerce[r]

en silence le pouvoir réel et singulier d'éprouver sa propre perte et la perte du langage⁶¹»; à cette double perte évoquée par Larue, ajoutons celle de perdre non seulement l'être aimé mais un être à qui on donne la vie et qui, lui, est privé de vie (*A* 131). Face à tant de pertes, nous pouvons facilement nous imaginer que l'auteur cherche à se placer, le temps de l'écriture, du côté de la création, du côté d'une nouvelle « naissance », d'une chose tangible qui dirait, plutôt que de taire, la vie (et la mort) de celui qu'elle a perdu.

Si *À ce soir* se donne à lire aujourd'hui c'est que son auteure a su rompre le silence. Comme nous l'avons mentionné, chez Adler, l'esprit et le corps sont difficilement dissociés; c'est d'ailleurs « pour tenter d'approcher avec des mots cette forme vide en [elle], la circonscrire, comme un chasseur doit, pour savoir tuer, connaître son territoire » (*A* 50) qu'elle écrit. Il y a donc transcendance de la dichotomie corps/esprit : ces deux éléments n'étant pas présents chez l'auteure dans un rapport de tension mais bien plutôt dans un lien de concomitance. Lorsque l'esprit est défaillant, lorsque la langue n'arrive plus à dire, le corps suit et chancelle à son tour. Dans un même ordre d'idées, lorsque la division entre le « je » et le « elle » (*A* 21) n'est plus tenable (manifestation de l'esprit), lorsque les symptômes physiques (grincements de dents la nuit, plaques sur la peau) (*A* 50) se multiplient, quelque chose doit intervenir. C'est ce que fera l'écriture lorsqu'elle surgira de la nuit : elle tentera de rapiécer un être qui ne peut pas vivre à jamais dans la division, ni dans celle du corps et de l'esprit, ni dans celle qui la sépare de son fils. Puisque cette dernière est irréparable, l'auteure tente de se reconstituer faisant ainsi de

⁶¹ Monique Larue, « La mère aujourd'hui », *La Nouvelle Barre du jour*, no 116, 1982, p. 53.

l'écriture un exercice de survie. Dans *Philippe*, Camille Laurens tente aussi, à sa manière, de se raccorder avec la vie. Comme le laisse prévoir l'épigraphe liminaire, tirée d'*Arcane 17* d'André Breton, son récit est « l'étincelle dans le vent, mais l'étincelle qui cherche la poudrière ». Placée sous le signe de la rébellion, cette autobiographie de Laurens s'élève contre la résignation : elle choisit la vie. Néanmoins, si elle se range du côté de la vie, c'est que cette dernière a été mise à rude épreuve par son contraire. C'est pour cette raison que dans *Philippe*, vie et mort sont indissociables, l'un s'érigeant sans cesse contre l'autre.

La mort génératrice de vie dans *Philippe*

Les origines d'un dualisme ambigu

L'étincelle dont parle Breton, c'est la flamme de la provocation mais c'est aussi l'espoir, la vie qui émerge dans les pires conditions. Chez Laurens, celle dont l'enfant meurt alors qu'il devait naître, vie et mort partagent un même destin. Or la dichotomie mort/vie est la plus ambivalente dans le schéma d'associations binaires où le terme négatif est associé à la femme et le terme positif est associé à l'homme. Même Cixous, dans sa dénonciation de ce dualisme de la société patriarcale, n'abordera pas l'opposition mort/vie. Toril Moi, dans l'analyse qu'elle fait de Cixous, dira toutefois en parlant des dyades :

These examples show that it doesn't much matter which 'couple' one chooses to highlight : the hidden male/female opposition with its inevitable positive/negative evaluation can always be traced as the underlying paradigm.

In a typical move, Cixous then goes on to locate *death* [souligné dans le texte] at work in this kind of thought. For one of the terms to acquire meaning, she claims, it must *destroy* [nous soulignons] the other. The 'couple' cannot be left intact : it becomes a general battlefield where the struggle for

signifying supremacy is forever re-enacted. In the end, victory is equated with activity and defeat with passivity; under patriarchy, the male is always the victor⁶².

En ce sens, il faut déduire que la tendance destructrice est propre à l'homme dans le système patriarcal puisque c'est l'homme qui cherche sans cesse à dominer l'élément qu'il constitue comme étant son opposé. La tension entre mort et vie est donc inhérente à toutes les autres oppositions et la mort doit être associée à l'homme. Dans un article où elle compare la mère au guerrier, Nancy Huston rappelle que la guerre et la chasse, des phénomènes dont le but ultime est la mort, sont des activités réservées aux hommes⁶³. D'ailleurs, le guerrier qui a des relations sexuelles avant un combat, qui génère donc une pulsion de vie, se voit puni. « Love is a "sport". It mobilizes the same impulses and interests as war, but it is more prosaic and predictable; above all, it diverts the attention - and the tensions - that should be reserved for combat⁶⁴. » Cette association homme/mort aurait donc comme opposé logique le corrélat femme/vie, ou plus précisément, mère/vie. À première vue, cette association est plausible. Elle évoque la femme enceinte, la mère nourricière. Celle qui a soin des enfants, qui assure leur survie et du fait même, la survie de l'espèce. « Les déesses mères ont toutes été des déesses de la fertilité : Gaïa, Rhéa, Héra, Déméter chez les Grecs, Astaré chez les Phéniciens, Kali chez les Hindous. (...) La mère c'est la sécurité de l'abri, de la chaleur, de la tendresse et de la nourriture⁶⁵. » Cette imagerie de la femme devenue femme-mère, devenue déesse mère, de « l'ange altruiste et souriant qui se consacre exclusivement à ses enfants ne remonte qu'au XVIIIe siècle : une

⁶² Toril Moi, *Sexual/Textual Politics : Feminist Literary Theory*, Londres, Methuen, 1985, p. 105.

⁶³ Nancy Huston, « The Matrix of War : Mothers and Heroes », dans *The Female Body in Western Culture*, sous la dir. de Susan Rubin Suleiman, Londres, Harvard University Press, p. 120.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 121.

⁶⁵ Anita Caron, « La déesse mère symbole de la loi universelle "Meurs pour devenir" », *Frontières : La mort au féminin*, vol. 7, no. 1, printemps 1994, p. 12.

invention de Rousseau, en somme ⁶⁶. » Il existe en effet autant de références mythologiques et sociologiques qui associent l'image de la femme, ainsi que celle de la mère, à la mort. Cette association naît entre autre du fait que l'homme sera souvent tenu comme seul responsable de la vie.

Parmi les mythes qui associent homme et vie, soulignons celui de la naissance d'Athéna et de Dionysos, l'un naissant de la tête de Zeus, l'autre surgissant de sa cuisse, de Pygmalion qui donne la vie à Galatée ou, mythe fondateur de la culture occidentale s'il en est un, la naissance d'Ève que l'on tire d'une des côtes d'Adam, voire la naissance d'Adam œuvre de « Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ». Or, comme le fait remarquer Nancy Huston, le trait commun de tous ces créateurs est qu'ils sont fictifs, des œuvres non pas de la chair mais de l'esprit. « L'acte de l'esprit par excellence, dira aussi Huston, le geste fondateur de toutes les philosophies, cosmogonies et religions, consiste à *rejeter l'évidence des sens* [l'auteure souligne]. Nier que la vie, y compris la vie de l'esprit, s'origine dans un corps de femme, à la faveur d'une rencontre éminemment aléatoire d'un spermatozoïde et d'un ovule ⁶⁷. » Ce geste correspond à ce que Lori St-Martin appelle « la négation du pouvoir reproducteur des femmes ⁶⁸ ». Confronté au pouvoir créateur (et potentiellement menaçant) que possède la femme, le patriarcat s'est chargé de créer une mythologie qui redonnait à l'homme ses lettres de noblesse dans le domaine. Comme le soulignent Luce Des Aulniers et Martine Desbureaux,

⁶⁶ Lori St-Martin, *op. cit.*, p. 22.

⁶⁷ Nancy, Houston, *op. cit.*, p. 27.

⁶⁸ St-Martin, *op. cit.*, p. 28.

du pouvoir sur ce que les femmes engendrent, l'enjeu se déplace (...) en un pouvoir sur les femmes elles-mêmes. Car pour Balandier « l'origine du pouvoir mâle se confond avec les origines de la société; cette dernière s'est faite, reproduite et diversifiée à partir d'une réduction de la femme à l'état instrumental et elle reste obscurément vue comme indissociable de cette condition de formation. ⁶⁹»

C'est dire que la société (bref, la culture) naît de l'homme et pour que cette naissance ait lieu, il faut évincer toute image de la femme fertile et source de vie. À l'image des déesses de la fertilité nous pourrions donc opposer celle de la femme menstruée qui, croyait-on dans l'Antiquité, contaminait l'environnement : « L'approche d'une femme dans cet état fait tourner les moûts; à son contact, les céréales deviennent stériles, les greffons meurent, les plantes des jardins sont brûlées, les fruits tombent, l'éclat des miroirs se ternit, la pointe de fer s'émousse... ⁷⁰». Ce rejet de la femme menstruée n'est pas seulement crainte des menstrues, symbole d'une fécondation qui a échoué, mais aussi crainte du cycle reproducteur de la femme, de son pouvoir de donner la vie.

Ainsi, la société patriarcale, d'emblée si dualiste et tranchée, n'arrive pas à s'arrêter sur la « nature » de la femme lorsqu'il est question de vie et de mort. D'un côté, il est utile pour le patriarcat de cantonner la femme dans son rôle de génératrice de vie, de mère : il limite ainsi ses pouvoirs et sa portée dans le monde public, c'est-à-dire dans les sphères du pouvoir véritable et décisionnel. L'envers de cette association femme/vie est toutefois menaçant pour le patriarcat : ce pouvoir inexplicable qu'est la capacité de donner la vie ne peut pas être attribué aux femmes. Et, malgré le pouvoir culturel qui revient au patriarcat, soit sa capacité à redéfinir la « "bonne" mère selon ses besoins et sa

⁶⁹ Luce Des Aulniers et Martine Desbureaux, « Symboliser au féminin : périls et puissance », *Frontières : La mort au féminin*, vol 7, no. 1, printemps 1994, p. 8.

⁷⁰ *Ibid.* Les auteures citent Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle*, VII, 13.

mythologie⁷¹ », force est de constater que la « culture » n'a pas encore réussi à contrôler absolument ce pouvoir qu'ont les femmes de donner à la fois la vie et la mort : tout être qui naît devra aussi un jour mourir. En ce sens, si la dichotomie mort/vie est si ambivalente chez la femme c'est que ces deux forces, capacité à donner la vie mais aussi la mort, y sont indubitablement présentes à la fois. Traditionnellement, la sage-femme accompagne à la naissance mais s'occupe aussi du soin des morts, se présentant dès que le malade est à l'agonie afin de le préparer pour cet autre passage⁷². « Ces rôles confluents d'assister la naissance et de prendre soin des morts marquent précisément "la symétrie entre les deux actes qui transcendent une société"⁷³ ». La naissance et la mort transcendent la société dans la mesure où ils en marquent les limites, la déstabilisent et parce qu'ils confrontent leur ordre cyclique à l'ordre linéaire et productiviste que la société attribue au temps⁷⁴. Ces moments liminaires sont donc profondément dérangeants, ils menacent l'ordre même sur lequel repose la société, le secouent. La naissance touche par son mystère profond, laissant croire à tous les possibles. La mort quant à elle effraie par ce qu'elle ne nous dit pas : tout ce qu'elle nous indique avec certitude est que notre tour viendra et qu'il en va de même pour tous ceux qui nous entourent. Sans contredit, donner naissance à un mort-né s'avère un paradoxe dont la raison d'être est difficile, voire impossible à cerner. Cet événement révèle aussi avec une puissance dramatique à quel point vie et mort sont inextricablement liés chez la femme. Dans *Philippe*, il est possible de voir ces forces dialectiques à l'œuvre et d'en apprécier toute la complexité. La vie y

⁷¹ Lori St-Martin, *op. cit.*, p. 22.

⁷² Luce Des Aulniers et Martine Desbureaux, *op. cit.*, p. 6.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*, p. 7.

fait place à la mort qui à son tour s'ouvre sur un nouveau moment de l'existence : la suite après la fin.

Des opposés indissociables

Enceinte, Laurens se décrit comme étant « *pleine* [l'auteur souligne] » (P 35). L'enfant (la vie) qu'elle porte en elle « galope » (P 16), « Il fait des tours, des cabrioles, il nage la brasse-papillon » (P 21). Alors qu'Adler se rappelle surtout son propre sentiment de toute-puissance lors de sa grossesse, pour Laurens, c'est davantage de l'enfant dont il est question. Peut-être parce qu'il lui est nécessaire de souligner que celui qui ne survit pas à sa propre naissance vivait si fort « en dedans », évoquant ainsi une lourde contradiction qui témoigne en même temps des attentes et des espoirs de celle qui se prépare à mettre un être au monde. « Ce ne sera pas une petite nature » prédit même l'obstétricien. Tout porte à croire que l'enfant à naître sera en santé. Les doutes de la parturiente, ceux liés au médecin accoucheur (P 37), ceux liés au poids du bébé (P 35) ainsi que son « anxiété au sujet de symptômes précurseurs » (P 36) sont rapidement balayés du revers de la main par médecins et sages-femmes. Elle n'a rien à craindre, de toute façon « mettre un enfant au monde était pour [elle] un événement naturel » (P 33) Elle se prépare donc à recevoir la vie :

Je commence les cours de préparation à l'accouchement. J'achète des brassières en coton taille 1 mois, qui me paraissent intuitivement beaucoup trop petites pour lui, mais je dois me tromper. Je plie et déplie la layette, je me masse les seins à l'huile d'amande douce, je prends mes comprimés de fluor, mes comprimés de fer, je fais ma valise, La nuit, je dors avec son nounours. J'écris à Yves resté au Maroc et qui doit nous rejoindre le 11 : « Tu es loin mais tu bats en moi comme un coeur. Un coeur avec des petons. » (P 36)

Elle incarne toutes les qualités de « l'ange altruiste et souriant » évoqué plus tôt, de la femme génératrice de vie. Pendant ces moments, elle est toute tendue vers la création,

lisant des livres sur la grossesse, s'émuovant devant les images d'enfants qui naissent : « Vivre. Je n'en reviens pas » (P 38) se souviendra-t-elle.

Or cet émerveillement devant la vie, cette croyance en une existence possible, voire presque assurée, sera ébranlée, anéantie. C'est alors qu'il devait naître que Philippe mourra. Un jour, après sa mort, elle dépliera le « graphique du monitoring ou [elle lira], heure par heure, à l'encre noire, de plus en plus défaillante, l'écriture de son cœur. Pendant plus de six heures, il mourait. » (P 23) La vie, donc, fait place à la mort. La mère nourricière, remplacée par la « mère défunte » (P 14). C'est à ce moment que tout ce qui était élan de vie deviendra chute vers la mort. Ainsi, tous les événements qui devaient déboucher sur la rencontre avec celui qui vivait en elle font l'objet d'une relecture et dès lors, il est possible de réaliser que vie et mort étaient et seront à jamais liés.

La section intitulée « Comprendre » illustre en effet les deux réalités qui se chevauchent lors de l'accouchement, comme nous l'avons souligné plus tôt. Le premier niveau de récit est celui que l'auteure nommera « de l'ignorance », mais il est surtout l'histoire de l'espoir, de la croyance en la vie. Le deuxième niveau est celui « de la connaissance », où l'auteure révèle, à l'aide de l'expertise du chef du service de gynécologie et d'obstétrique de Port-Royal, ainsi que de ses propres recherches, comment la mort s'installe et demeure. C'est ainsi que ce que l'auteure interprétait comme la « chamade de la naissance » (P 39) se révèle être une « tachycardie majeure à 170 battements/minute » (P 39) Nous apprenons aussi qu'au même moment où elle s'efforce d'être « la parturiente idéale » (P 42),

le rythme cardiaque fœtal continue d'être constamment anormal, il devient encore plus rapide, au-dessus de 180 bts/mn et devient encore plus plat entre 10h et 11h, témoignant de l'aggravation de la souffrance fœtale, et dès 11h l'aspect plat du tracé témoigne de l'installation de lésions ischémiques cérébrales majeures. (P 43)

Ainsi, alors qu'elle était convaincue de donner naissance, tout se jouait dans le sens contraire. Tous les moments du récit qui suivront la mort de Philippe illustreront comment vie et mort vont désormais de pair.

Dès la première page du récit, l'auteur jouera avec les impressions du lecteur. La description qu'elle fait du « nouveau-né » laisse croire à une naissance normale. Ce n'est qu'à la page suivante que nous apprenons que celui qu'elle décrivait auparavant, celui qui semblait indubitablement vivant, est mort en vérité. L'auteur laisse ainsi sous-entendre d'entrée de jeu ce qu'elle confirme dans les dernières lignes de son récit : « Philippe est mort, vive Philippe. » (P 75) Il vivra à la fois en elle et par elle. Il vit en elle lorsque, « plus d'un mois après, malgré une double dose de médicaments, le lait monte. Il déborde, il jaillit tout seul comme des larmes, il coule sur les seins, sur le ventre. La peau a la couleur et la transparence de paupières, elle est veinée de bleu. Nourrir, mourir. » (P 19) Le corps qui portait la vie a tout mis en œuvre pour la nourrir. Malgré la mort, il ne renonce pas, n'oublie pas. Ce lait qui monte est comme des larmes, certes, mais il est aussi un rappel de la puissance de la force vitale. L'enfant vivra aussi en elle lors de moments de recueillement : « La nuit, parfois, dans le noir de la chambre, je joins les mains sur ma poitrine, je ferme les yeux, je gonfle à peine les joues – et mon bébé est là, bien là chaud et replet en lieu et place de moi-même » (P 29). Or ce moment est éphémère et en dépit de la puissance du sentiment de vie, « la vérité soudain [lui] apparaît : [elle] n'est pas le corps, [elle] est la tombe » (P 29). Ce même chevauchement

de la vie et de la mort, l'un se confondant en l'autre, survient lorsque le père de Philippe souligne la ressemblance physique entre le fils et la mère :

Je n'avais pas vu la ressemblance avec moi; je n'avais pas pu la voir, n'ayant sans doute pas encore bien compris, quelques heures après sa naissance, qu'il était mon fils. C'est Yves qui me l'a montrée, ce jour-là à la morgue, et plus tard sur les photographies : la courbe des joues, la forme du crâne. Mais ce n'est pas ce jour-là que je l'ai vraiment vue, vraiment sue. Un autre jour, j'ai renversé mon visage en arrière face à une glace, et j'ai vu Philippe mort par-dessous mes paupières, et seulement alors j'ai su que j'étais sa mère – masque mortuaire aux yeux entrouverts. Tous les miroirs reflètent mon fils mort, tous les miroirs reflètent mon fils et ma mort. (P 15)

C'est dire comment la mère et le fils sont enjoints à jamais à travers la ressemblance physique. Celle-ci rappelle à la mère son fils mort, il est vrai, mais aussi son fils vivant en elle et, inévitablement, il lui rappelle sa propre mort. Or, si en dépit de sa mort Philippe continue à vivre, c'est que sa mère, en plus de refléter son image dans chaque miroir, écrit pour qu'il vive, pour le tirer du néant (P 75).

Ainsi Laurens, celle qui tente « d'abolir l'intervalle » (P 19), de « combler l'écart » (P 18) entre les mots et le corps (P 18) mais aussi, surtout, entre la vie et la mort (tout comme Adler hantée par « un *À ce soir* qui résonne comme une menace» [A 188]), s'aperçoit que « la leçon des ténèbres, c'est la lumière » (P 74), et que cette lumière, cette vie (la même qui nourrit l'étincelle de Breton), c'est l'écriture qui en est la source : « J'écris pour voir. » (P 74) Philippe est mort, vive *Philippe* pourrions-nous ajouter.

Conclusion

Au-delà de cette souffrance, de cette noirceur du fond des abîmes (P 74), qu'elles tentent non pas de dire mais bien d'appriivoiser, Adler et Laurens semblent vouloir affirmer d'un souffle commun : cela suffit. La douleur ne doit plus être une chose secrète comme le voulait Lautréamont (cité par Laurens) : « Si vous êtes malheureux, il ne faut pas le dire au lecteur. Gardez cela pour vous » (P 18). Jamais les auteures ne tenteront-elles de décrire leur souffrance, de la qualifier ou de la quantifier. Elles n'hésiteront pas cependant à dire qu'elles souffrent. En ce sens, un pas est franchi : l'intimité de l'émotion est rendue publique dans le souci de la mesure. Un équilibre est aussi rétabli dans le rôle public de ces femmes. Happées par un protocole médical réducteur, elles ont assumé des rôles passifs au moment où se déroulaient leurs tragédies respectives. Or l'écriture leur a donné une voix. Leur métier, plutôt que de les confiner, de les garder derrière des portes closes (tel aurait peut-être été le destin d'une mère qui aurait perdu un enfant il y a cinquante ans, par exemple), leur a permis de reprendre en mains une situation qu'elles ont jugée abusive. Ainsi, l'héritage de domination de la mère par la médecine a pu être dénoncé. En plus d'avaliser un rôle de dénonciation, le processus d'écriture permet aussi aux auteures de procéder à la réconciliation de certains conflits. Pour Adler, le corps et l'esprit renouent dans l'espoir de redonner à l'être un sentiment d'unité vital. Pour Laurens, la pratique de l'écriture traduit la complexité du dualisme vie/mort mais aussi la complexité de l'expérience de la maternité qui porte en elle une charge de bonheur promis mais jamais garanti et aussi une charge de tragique potentiel. Cette dernière dichotomie, ambiguë, comme nous l'avons souligné, résume bien toutes les autres oppositions dont il a été question. Adler et Laurens ont su montrer qu'en dépit des

apparences, en dépit surtout d'une tradition manichéenne, la maternité ne se joue pas d'un seul côté du miroir : elle est à la fois réfléchie et réfléchissante. L'être, mais particulièrement ici l'être-femme et l'être-mère, ne peut pas être réduit à un rôle univoque, à une seule dimension. Il ne faut pas avancer pour autant que les auteures proposent un modèle qui soit en rupture avec le système des dichotomies. Comme nous l'avons vu, les opposés persistent, se confrontent mais s'accordent aussi. Il ne s'agit pas d'annoncer la mise à mort de l'ordre patriarcal mais bien plutôt de constater que le pouvoir patriarcal, typiquement juridico-discursif, peut être déjoué. Les auteures sont tantôt dominées, tantôt dominantes; tantôt dans l'ordre du privé, tantôt dans l'ordre du public; tantôt nature, tantôt culture; tantôt corps, tantôt esprit; tantôt vie, tantôt mort.

De ce passage d'un opposé à l'autre, il importe de voir une quête d'équilibre croyons-nous. Cette quête est-elle le fruit de l'épreuve que traversent les auteures ? Nous ne pouvons que supposer la réponse à cette question. Nous savons toutefois que dans l'adversité, l'être qui côtoie le gouffre est appelé à y sombrer ou à se dépasser. « Il faut être perdu, il faut avoir perdu le monde, pour se trouver soi-même » disait Thoreau. Laurens et Adler n'ont pas choisi le gouffre, elles ont choisi la lumière, la vie en dépit de la mort. Mais cette vie est à jamais teintée par l'expérience de la perte : « Vivre après, dans l'espace abandonné par la mort qui, elle, ne fait jamais défaut, ne vous laisse plus en paix » (A 188), conclut Adler. Laurens, quant à elle, citera Flaubert dans les dernières lignes de son récit : « À force de dire "cela est, cela est, cela est" et de contempler le trou noir, on se calme. » (P 73) Elles disent « oui » à la vie sans pour autant renouer absolument avec celle-ci. L'expérience d'un malheur radical a marqué leur existence au

fer rouge et semble rendre impossible la connaissance d'un bonheur insouciant. Or cette même expérience leur confère la sagesse de la mesure : elles se placent du côté de la conciliation des opposés et de cette conciliation naît l'entièreté.

Bibliographie

1. Œuvres à l'étude

ADLER, Laure, *À ce soir*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2001.

LAURENS, Camille, *Philippe*, Paris, P.O.L., 1995.

2. Œuvres consultées

CARON, Anita, « La déesse mère symbole de la loi universelle "Meurs pour devenir" », *Frontières : Le féminin et la mort*, vol. 7, no. 1, printemps 1994, p. 12-14.

CHAWAF, Chantal, *Le corps et le verbe. La langue en sens inverse*, Paris, Presses de la Renaissance, 1992.

CONSIGNY, Thierry, *La mort de Lara*, Paris, Flammarion, 2006.

DARIEUSSECQ, Marie, *Le bébé*, Paris, P.O.L., 2002.

DE BEAUVOIR, Simone, *Le deuxième sexe*, tomes I et II, Paris, Gallimard (folio), 1976 [1949].

DES AULNIERS, Luce et Martine DESBUREAUX, « Symboliser au féminin : périls et puissance », *Frontières : La mort au féminin*, vol 7, no. 1, printemps 1994, p. 6-11.

EDELSTEIN, Linda, *Coping with the Unexpected Death of a Child*, New York, Praeger, 1984.

ERNAUX, Annie, *L'événement*, Paris, Gallimard, 2000.

FERRAND, Michèle, « Les "bénéfices" de la médicalisation de la procréation », dans *Maternité en mouvement. Les femmes, la re/reproduction et les hommes de science*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1986, p. 171-174.

FOREST, Philippe, *L'enfant éternel*, Paris, Gallimard, 1998.

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

HAVERCROFT, Barbara et Julie LEBLANC, « Présentation », dans *Voix et images*, « Effets autobiographiques au féminin », vol. 22, no. 1, automne 1996, p. 6-9.

HUSTON, Nancy, « The Matrix of War : Mothers and Heroes », dans *The Female Body in Western Culture*, sous la dir. de Susan Rubin Suleiman, Londres, Harvard University Press, p. 119-138.

HUSTON, Nancy, *Le journal de la création*, Paris, Babel, 2001.

KNIBIEHLER, Yvonne, « La mère définie par les médecins. Un rappel historique », dans *Maternité en mouvement. Les femmes, la re/production et les hommes de science*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1986, p. 148-151.

KNIBIEHLER, Yvonne, *Maternité. Affaire privée, affaire publique*, Paris, Bayard, 2001.

KRAUS, Cynthia, « La bicatégorisation par sexe à l' "épreuve de la science". *Le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les Humains* », dans *L'invention du naturel : les science et la fabrication du féminin et du masculin*, sous la dir. de D. Gardey et I. Löwy, Paris, Édition des archives contemporaines, 2000, p. 187-213.

KRISTEVA, Julia, *La révolution du langage poétique*, citée par DUPRÉ, Louise, « Fragments d'urgence », *La Nouvelle Barre du jour*, no 116, 1982, p. 57-63.

LABORIE, Françoise, « Peut-on penser les différences? », dans *Maternité en mouvement, les femmes, la re/production et les hommes de science*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1986, p. 22-26.

LARUE, Monique, « La mère aujourd'hui », *La Nouvelle Barre du jour*, no 116, 1982, p. 51-55.

LECARME, Jacques, LECARME-TABONE Éliane, *L'autobiographie*, Paris, Armand-Colin, 1997.

LE COADIC Michèle « Maternité subversion », dans *Maternité en mouvement, les femmes la re/production et les hommes de science*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1986, p. 39-40.

LE GOFF-ROUBAULT, Joëlle, « Naître à la maison », dans *Maternité en mouvement, les femmes la re/production et les hommes de science*, sous la dir. d'Anne-Marie de Vilaine, Laurence Gavarini et Michèle Le Coadic, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1986, p. 156-159.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

MCLAREN, Margaret A., *Feminism, Foucault and Embodied Subjectivity*, State University of New York Press, 2002.

MOI, Toril, *Sexual/Textual Politics : Feminist Literary Theory*, Londres, Methuen, 1985.

MILLETT, Kate, *La politique de mâle*, Paris, Stock, 1969 [1971].

SAINT-MARTIN, Lori, *Le nom de la mère*, Montréal, Éditions Nota Bene, 1999.

SAWICKI, Jana, *Disciplining Foucault, Feminism, Power and the Body*, Routledge, 1992.

WITIG, Monique, « Postface », dans *La passion* de Djuna Barnes, Paris, Flammarion, 1982.